

MÉMOIRES DE JARDIN

Fernand Q.



Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

*Fernand Q., 83 ans
Bletterans, le 2 mars 2016*



Je suis né à Willems près de la frontière belge en 1933. J'y suis resté jusqu'à mes 18 ans pour le service militaire, puis j'ai fait 26 ans d'armée. Quand je me suis installé à Villevieux, je faisais un peu de jardin pour ma consommation personnelle, ça n'avait rien à voir avec des quantités industrielles. Comme j'étais en très bonne santé, ben je bêchais mon jardin et je plantais aux saisons requises. Suivant le temps, je pouvais me mettre à bêcher. J'avais pas de motoculteur. Rien du tout. La bêche. C'était le temps qui me guidait.

A Villevieux, j'avais une très bonne terre de culture. Je plantais des pommes de terre, des poireaux, des navets... parce qu'il en faut aussi pour faire la soupe, pis voilà quoi... pis de la salade, de la laitue, de la frisée. Il est probable qu'elles aient eu des noms spécifiques mais pour moi, c'était de la laitue. La variété, je m'en fichais pas mal. Je vous dis, j'étais pas un jardinier. Je faisais ça comme ça, pour ma consommation personnelle. Mon jardin, il faisait 8 mètres sur 8. Y'avait une planche de pommes de terre, une planche de poireaux, une planche de carottes. Et de la salade bien entendu.

On cultivait des herbes aromatiques bien sûr, c'est obligé. Du thym, du laurier, du persil, ail, oignons, échalotes. Quand on fait la cuisine, on a besoin de tout ça. Les patates étaient à part. D'une année sur l'autre, je les mettais jamais à la même place parce qu'il faut varier l'endroit, à cause de l'engrais naturel qu'il peut y avoir dans le terrain.

Je mettais pas d'engrais. c'était vraiment du bio. Je traitais quand il y avait trop de vermine, mais c'était quelque chose de très simple. On trouvait les produits dans le commerce mais c'était pas des produits nocifs, c'était pas comme les produits chimiques d'aujourd'hui... et c'était rare qu'on s'en servait, il fallait vraiment qu'il y ait une invasion. Le bio, aujourd'hui, si c'est vraiment respecté à la lettre, je dis que c'est bien parce que dans le temps, du temps de mes parents et de mes grands parents, ça a toujours été du bio. Après, il a fallu produire, produire, fallait que ça soit mieux que les autres alors on mettait des engrais. Et ça, c'est mauvais. Chez nous, à Villevieux, y'a beaucoup de cultivateurs qui font du bio. C'est plutôt bien accepté et pis, pour la santé, c'est tellement mieux.

Je faisais pas de conserves. C'était tout le temps du frais. A part la compote de pomme. J'avais un pommier. Le nom me revient pas... C'était la grosse pomme. Je cueillais les pommes avec précaution, et je les stockais dans le grenier, dans un endroit bien sec, bien propre, et une partie dans la cave.

On avait des pommes pour tout l'hiver. Tout marchait avec les saisons. Quand c'était les fraises, c'était les fraises. Quand c'était les cerises, c'était les cerises.

Mon jardin faisait vivre trois personnes. Moi, ma femme et ma fille. On récoltait le tilleul pour les rhumes, la grippe, tout ça. Pour avoir une bonne hygiène de vie quoi. A la campagne, on trouvait ça partout. On allait dans les bois et on cueillait des mûres, des groseilles sauvages, des trucs comme ça. Et des prunes sauvages, ce qu'on trouvait dans les bois, ou dans les haies. Des pruniers, des merisiers, des choses comme ça quoi. Y'avait deux ou trois noyers, des noisetiers aussi. On peut appeler ça comme ça, des gourmandises, c'était notre dessert. On cultivait des fraises qu'on mangeait avec de la crème et un peu de sucre, comme on peut encore le faire maintenant.

A l'époque, les enfants, même quand ils étaient tout jeunes, à partir de 12 ans, on allait déjà au champ. Sarcler, biner, désherber. Maintenant on achète du tout fait. Quoique, à la campagne, les gens aiment bien avoir leur petit potager. Les oignons, les échalotes. Parce qu'ils savent que ce qu'ils achètent, ben c'est pas tellement bon. Ça vient d'on ne sait où. En ville, faut voir la qualité. Maintenant, les jeunes, ils veulent plus rien faire, il leur faut du tout fait. Ils sont paresseux. Ils préfèrent faire de la mobylette ! Nous, on allait aux champs. On travaillait. On donnait un coup de main aux parents...

Mes parents... Ma mère faisait un peu de jardin comme moi, pour avoir quelques légumes. On faisait notre beurre, notre lait. On était autonomes. C'était comme ça dans le temps. J'ai connu mes grands parents. Mon grand père paternel était forgeron. Mais j'étais tout petit. Je ne me souviens pas.

Mes parents faisaient du jardin dans le Nord. Mon père faisait de l'endive. C'était des petits champs. On fait des couches... des silos si vous préférez, bien couverts avec de la fine paille et de la terre. Et au bout de trois semaines à peu près ça faisait une très jolie salade, pointue, une endive quoi. Après les commerçants venaient les chercher et ça allait sur le marché.

Le patois du Nord, je le connais, mais ça fait tellement longtemps, des décennies que je suis ici, où on ne le parle pas... Je le comprends, je le reconnais, mais parler avec qui ? Enfin, voilà quand même quelques mots : les "penetières", c'était les patates. Les endives, c'était les chicons. Le jardin, on disait le "gardin". C'est possible que ça vienne de l'anglais.

”